

s'il ne pouvait être qu'entendu d'avance que sa femme ne pourrait être qu'aussi "insignifiante" que lui. Entre ma mère et moi, nous affectons de ne le désigner que par un sobriquet moqueur, qui a dû rester gravé en moi bien longtemps encore après la mort de ma mère, qui a eu lieu en 1957. Il m'apparaît maintenant qu'une des forces tout au moins derrière mon attitude était l'ascendant que la forte personnalité de ma mère a exercé sur moi pendant toute sa vie, et pendant près de vingt ans encore après sa mort, pendant lesquels j'ai continué à être imprégné des valeurs qui avaient dominé sa propre vie. Le naturel doux, affable, nullement combatif de mon ami était tacitement classé comme "insignifiance", et devenait l'objet d'un dédain railleur. Ce n'est que maintenant même, prenant la peine pour la première fois d'examiner ce qu'a été cette relation, que je découvre toute l'étendue de cet isolement forcé devant la sympathie chaleureuse d'autrui, qui l'a marquée pendant si longtemps. Mon ami Terry, pas plus combatif ni percutant que cet autre ami, avait eu l'heur, lui, d'être agréé par ma mère et n'a pas été l'objet de sa raillerie - et je soupçonne que c'est pourquoi ma relation à Terry a pu s'épanouir sans résistance intérieure en moi. Son investissement dans les mathématiques n'était pas plus fervent, ni ses "dons" plus prominents, sans que pour autant j'en tire prétexte pour me couper de lui et de sa femme par cette carapace de dédain et de suffisance !

Ce qui reste encore incompréhensible pour moi dans cette autre relation, c'est que l'amitié affectueuse de mon ami ne se soit jamais découragée devant la réticence qu'il ne pouvait manquer de sentir en moi, à chaque nouvelle rencontre. Pourtant, aujourd'hui je sais bien que j'étais **autre chose** aussi que cette carapace et ce dédain, autre chose qu'un muscle cérébral et une fatuité qui en tirait vanité. Comme en eux, il y avait l'enfant en moi - l'enfant que j'affectais d'ignorer, objet de dédain. Je m'étais coupé de lui, et pourtant il vivait quelque part en moi, sain et vigoureux comme en le jour de ma naissance. C'est à l'enfant sûrement qu'allait l'affection de mes amis, moins coupés que moi de leurs racines. Et c'est lui aussi, sûrement, qui y répondait en secret, à la sauvette, quand le Grand Chef avait le dos tourné.

7.4. (19) Le monde sans amour

Le Grand Chef a vieilli, heureusement, il s'est effrité un tantinet, et le gosse depuis a pu en prendre plus à son aise. Pour ce qui est de cette relation avec ces amis vraiment endurants, il me semble bien avoir mis le doigt là sur le cas dans ma vie le plus flagrant, le plus grotesque des effets d'une certaine fatuité (entre autres) dans une relation personnelle. Peut-être que je suis encore en train de m'abuser, mais je crois bien que c'est aussi le seul cas où ma relation à un collègue ou à un ami dans le milieu mathématique (ou même ailleurs) ait été investi de façon durable par la fatuité, au lieu que celle-ci ne se contente de se manifester occasionnellement, de façon discrète et fugace. Il me semble d'ailleurs que parmi les nombreux amis que j'avais alors dans le monde mathématique et que j'aimais à fréquenter, il n'y en a aucun pour lequel je pourrais m'imaginer qu'ils aient connu un semblable égarement, dans une relation à un collègue, ami ou pas. Parmi tous mes amis, j'étais le moins "cool" peut-être, le plus "polard", le moins enclin à laisser percer une pointe d'humour (ça a fini par me venir sur le tard seulement), le plus porté à se prendre terriblement au sérieux. Sûrement même, je n'aurais pas tellement recherché la compagnie de gens comme moi (à supposer qu'il s'en soit trouvé) !

L'étonnant, c'est que mes amis, "marais" ou pas "marais", me supportaient et même me prenaient en affection. C'est une chose bonne et importante à dire ici - alors même que souvent on ne se voyait guère que pour discuter maths à longueur d'heures et de jours : l'affection circulait, comme elle circule encore aujourd'hui, entre les amis du moment (au gré d'affinités parfois fortuites) et moi, depuis ce premier moment où j'ai été reçu avec affection à Nancy, en 1949, dans la maison de Laurent et Hélène Schwartz (où je faisais un peu partie de la famille), celle de Dieudonné, celle de Godement (qu'en un temps je hantais également régulièrement